



Jacob

Alice Corbet

► **To cite this version:**

Alice Corbet. Jacob. Audet François. Nouvelles d'humanitaires, Editions Les Malins, pp. 257-264, 2016, 978-2-89657-440-7. hal-02474578

HAL Id: hal-02474578

<https://hal.science/hal-02474578>

Submitted on 11 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacob

Je ne suis pas humanitaire. « *Être* humanitaire », d’ailleurs, je ne sais pas vraiment ce que cela signifie. J’ai tendance à croire que nous le sommes tous. Au coin de la rue, près du sans-abri immobile parmi le ballet des passants toujours pressés, comme dans les affres monstrueuses d’une guerre intestine, on rencontre toujours des gestes « humanitaires » venus de personnes animées d’une foi en l’humain – ou en autre chose, peu importe. Mais il y a aussi ces « humanitaires » qui parcourent le monde au sein d’organismes locaux ou internationaux. Ceux-là sont de plus en plus formés dans par des cursus professionnalisant pour porter assistance et aide. Ils sont logisticiens, spécialistes en sécurité alimentaire, ingénieurs pour l’installation de points d’eau, experts en approche communautaire, ou encore administrateurs de missions. Ils participent à la longue chaîne solidaire qui relie le bailleur – tantôt un particulier, une institution, voire un État –, à une distribution de biens dans un lieu sinistré. Ils sont les témoins des « causes perdues », assurant une présence tutélaire auprès de ceux coupables d’être trop loin, ou trop invisibles.

Je ne suis pas humanitaire, je suis chercheur. Je n’aide pas, j’observe. Je ne plaide pas, j’analyse. Je ne suis d’aucune utilité directe sur « le terrain ». Je suis spécialisée dans la question des camps, des déplacés, des réfugiés. En bonne anthropologue, je vais voir. Puis, j’écris des articles publiés dans des revues scientifiques que peu de gens lisent.

Haïti, quelques mois après le gouffre du tremblement de terre de janvier 2010. Dans les méandres de Cité Mosaïque, un petit camp perdu au milieu de l’agglomération port-au-princienne, tout déglingué d’apparence. Des venelles courent à travers les abris de bâches et de taules et, malgré la grande promiscuité, la tourmente de la capitale haïtienne ne semble pas atteindre le site. Des familles dont les maisons se sont effondrées se retrouvent là, sur un ancien terrain-vague. Depuis le séisme de janvier, elles se sont organisées, dans une grande précarité : bien qu’elles ne se connaissent pas avant la catastrophe, nécessité fit solidarité, et solidarité fit survie. Je rencontre William. Sa tempérance et sa prestance l’ont imposé comme chef du camp. Il me présente à son petit monde, plus de 200 personnes en tout, qui ont perdu leurs maisons et sont venues trouver refuge ici.

J’en passe du temps, à Cité Mosaïque. À parler, à prendre des mesures, à compter qui y vit : « comment faites-vous pour manger ? Comment installez-vous votre abri ? »... Je croise Genolie,

Bien-Aimé, Philomène, et tant d'autres que je retrouverai à chacun de mes passages. Mais aussi Lizzy, rayonnante jeune femme qui sait lire et tente d'aider ceux qui ont encore quelques papiers d'identité dans leurs démarches administratives, et Ti Blan, qui essaie de travailler à droite à gauche, fouillant les décombres à la recherche de fer ou donnant un coup de main pour reconstruire des baraques. Au milieu du camp, une grande pièce est aménagée en lieu communautaire, comme un rappel des « lakous », ces places villageoises centrales où tout le monde peut se retrouver et discuter. S'y entasse un bric-à-brac de bureaux à trois pieds, d'ordinateurs poussiéreux dont on espère qu'un génie pourra reconstituer une machine qui marche. C'est là que William tente de coordonner l'aide apportée au camp : une aide fugace mais essentielle, qui prend la forme d'une citerne d'eau et de six latrines dont les effluents sont évacués dans la ravine limitrophe.

Des enfants se chamaillent. Nus sous leurs T-shirt – il fait très chaud. Parmi eux, un petit bonhomme me fixe. Jacob. Jacob l'inévitable qui sera là partout où j'irai dans le camp. Marchant à son rythme de tout petit (il a alors environ deux ans), il me rejoindra à chacune de mes visites, dans chaque tente, silencieusement, sans jamais parler, sans jamais rien demander. À quoi pense-t-il ? Je me dis qu'il doit s'interroger sur ce que je fais ici, que cela doit l'occuper de m'observer. J'apprends qu'il est orphelin, et que pour tous c'est la mascotte du camp. Il n'a plus de famille, juste une femme qui a recueilli huit enfants esseulés et qui dit, sans en être sûre, qu'il aurait une sœur isolée dans un autre camp. Jacob est dans mon ombre et y reste jusque dans mes rêves : sa présence absente sera pour beaucoup dans mon attachement à Cité Mosaïque.

2013. Cité Mosaïque n'est plus : une banque en construction s'érige sur son emplacement. Chassés la nuit par des hommes armés, ses habitants ont fui au Nord de la ville. « Nulle part où aller, alors autant rester ensemble », me dit la souriante Lizzy, encombrée par son énorme ventre qui accueille son premier enfant. Ensemble, les habitants du camp ont rejoint au nord de la capitale une immense installation spontanée de sans-abris, qui y recréent une ville et y installent leurs vies. En toute illégalité, en toute liberté. Un lieu hybride, bricolé, envahi au quotidien de désirs et d'investissements, plein d'espoir : une terre promise nommée Canaan. Quasiment aucune organisation humanitaire ne s'occupe de Canaan, trop clandestin, trop gigantesque, trop incontrôlable. Les quelques associations de solidarité qui s'y aventurent, dépassées par l'ampleur du phénomène, repartent vite pour se concentrer sur des camps plus visibles et maîtrisables.

J'y retrouve les habitants de Cité Mosaïque, et dans cette immensité, le camp semble moins opprimé que dans son enclave urbaine. Afin de délimiter ses contours, même si d'autres sans-abris se sont installés aux environs, des barbelés ont été aménagés pour conserver l'unité du lieu. Comme si la petite communauté regroupée par le séisme voulait préserver son équilibre. Bien que le milieu

soit très sec et venté, les habitants font des tentatives de jardins pour planter quelques cultures vivrières autour de leurs abris. Un système de cotisation est mis en place par William pour faire venir des camions citernes et avoir de l'eau, qui malheureusement n'arrive pas toujours traitée contre les maladies et le choléra : il faudrait payer plus cher pour cela. À l'entrée du camp, une pancarte indique « Village Mosaïque » : on ne parle plus de « Cité », terme trop connoté en Haïti, car associé aux bidonvilles à la dérive.

Jacob réapparaît, avec son regard silencieux, sans un mot comme à son habitude. De tente en tente, puis de maisonnette en abris – les habitants s'installant progressivement en fonction de leurs moyens –, du petit terrain de foot en haut du camp à la grande route le long de la mer où l'on va parfois se promener, il est toujours là. On le retrouve souvent près de la radio à manivelle autour de laquelle on se relaie pour animer le camp de chants et de prières.

Jacob n'a pas de chaussures, alors on lui en a donné des vieilles, mais bien trop grandes. Tous le surveillent d'un œil et chacun s'occupe un peu de lui, lui offrant quelques aliments, de l'eau. Ti Blan, qui a appris à pêcher et fournit le camp en poissons, lui réserve parfois des parts de lambis, ce mollusque de la mer Caraïbe qui loge dans un beau coquillage au son de conque.

Jacob navigue sous le soleil, perdu dans ses chaussures et dans Canaan. Curieusement, il ne m'a jamais regardée différemment des autres adultes. Je n'ai pas l'impression d'être « blan » à ses yeux, terme désignant en créole les étrangers. Jacob a dans ses yeux une absence, une lucidité de vieillard. Quelques éclats de rire, quelques brillances parfois, quand raisonne une chanson. Mais, bien que choyé et aimé par tous ceux de Mosaïque, il a tant de lourdeur et de gravité dans son corps d'enfant qu'il intrigue et inquiète un peu.

2015. De retour à Canaan après plusieurs mois passés en France. Le lieu n'a pas cessé de se développer et les tentes se sont très vite transformées en maisonnettes. C'est une ville qui s'étend là, avec des routes et de l'électricité ; une ville qui n'a aucune légalité mais qui s'étale de la mer turquoise jusqu'à la frontière dominicaine. Tous les laisser-pout-compte, habitués à être sans-cesse renvoyés à leur « débrouille », y résident et y projettent leur avenir. Même les plus aisés commencent à être attirés par ce lieu de tous les possibles. D'ailleurs, Village Mosaïque a disparu. Le terrain, trop stratégiquement situé près de la route, a été rasé par quelqu'un s'en revendiquant le propriétaire : de nuit, avec des armes et des machettes, des hommes sont venus et les habitants ont été, une fois encore, « déguerpis ». Seuls les barbelés demeurent, et un gardien au fusil bien visible surveille ce qui n'est plus qu'une terre vide, redevenue désertique.

Éparpillés dans Port-au-Prince, j'ai retrouvé William, Ti Blan, Lizzy et son bébé. J'ai demandé où était Jacob, ils m'ont raconté.

Jacob est mort fin 2013, juste avant l'attaque de Village Mosaïque. Sans doute de maladie : le choléra, dit-on dans le camp. Personne ne saura jamais vraiment : aucun médecin n'est venu le voir. Il a été enterré au petit-matin, derrière la colline à laquelle s'adossait le camp. Les jeudis, au lever du soleil, un camion amène là les manants : ceux qui meurent dans la rue, ceux pour qui la famille ne peut payer un enterrement. Il y a des fossoyeurs avec des pelles, un prêtre catholique, un maître du vaudou. Il y a l'aridité, quelques cabanes d'un village dit « de pêcheurs », devenu un quartier de Canaan. Des fosses sont creusées, toutes proches de celles qui accueillent les dépouilles de ceux décédés lors du séisme, et les morts sont enterrés, ensemble et anonymes. Parmi eux, Jacob a eu droit à un semblant de funérailles : un linceul, quelques personnes de Mosaïque pour l'accompagner, des pensées qui l'escortent encore aujourd'hui.

Je ne suis pas humanitaire. Je n'ai rien pu faire pour aider les habitants de Mosaïque. Entre éthique personnelle et incapacité d'agir, je me dis qu'en parler peut être une manière de les aider. Que Jacob est mort comme meurent ceux qui ont eu le malheur de naître où il ne fallait pas, dans une époque sans concession. Qu'il vit un peu quand je prononce son nom. Qu'il partage sa tombe avec d'autres anonymes qui auraient mérité autant que lui que l'on prête attention à leur sort. Qu'il n'y a parfois pas d'humanitaires là où l'humanité en a bien besoin. Qu'on ne peut pas sauver tout le monde. Qu'un tremblement de terre ou une maladie frappent toujours à l'aveugle. Quelle attitude aurais-je dû avoir, qu'aurais-je pu faire pour les habitants de Mosaïque ?

Jacob est mort et il s'agit de ne pas l'oublier. Ce n'est pas un devoir d'humanitaire, c'est un devoir d'humanité.